ARB. Bélésès !

BÉL. Eh bien ! que penses-tu ?

ARB. Que nous sommes perdus.

BÉL. Que le royaume est à nous.

ARB. Eh quoi ! ainsi soupçonnés, — le glaive suspendu sur nos têtes par un cheveu que pourrait briser le souffle impérieux qui nous a épargnés, — j'ignore pourquoi !

BÉL. Ne cherche point à le savoir ; mais mettons le temps à profit. L'heure est encore à nous, — notre puissance est la même, — cette nuit est la même aussi que nous avions destinée à notre entreprise. Rien n'est changé pour nous, si ce n'est que nous ignorions qu'on nous soupçonnait, et que maintenant nous le savons avec une certitude qui rend tout délai une folie.

ARB. Pourtant...

BÉL. Quoi ! encore des doutes ?

ARB. Il a épargné notre vie ; que dis-je ? il nous a défendus contre Salémène.

BÉL. Et combien de temps serons-nous épargnés ? jusqu'à la première minute d'ivresse.

ARB. Ou plutôt de sobriété ! Quoi qu'il en soit, il a noblement agi ; il nous a royalement donné ce que nous avions lâchement mérité de perdre.

BÉL. Dis donc courageusement !

ARB. L'un et l'autre peut-être. Mais cette action m'a touché, et, quoi qu'il advienne, je n'irai pas plus loin.

BÉL. Et tu perdrais l'empire du monde ?

ARB. Je perdrai tout, plutôt que l'estime de moi-même.

BÉL. Je rougis de voir que nous devons la vie à ce roi, dont le sceptre est une quenouille !

ARB. Mais nous ne la lui devons pas moins, et je rougirais d'ôter la vie à qui me la donne.

BÉL. Tu peux endurer tout ce qu'il te plaira ; — les astres en ont décidé autrement.

ARB. Dussent-ils descendre du ciel et marcher devant moi dans toute leur splendeur, je ne les suivrai pas.

BÉL. Voilà une faiblesse — pire que celle d'une femme

effrayée d'avoir rêvé de la mort et s'éveillant dans les ténèbres. Allons donc ! allons donc !

ARB. Quand il partait, il m'a semblé voir en lui Nemrod ; il ressemblait à la statue impériale qui a l'air d'être le monarque des rois qui l'entourent dans ce temple où elle règne, tandis qu'eux ne font que lui servir de décoration.

BÉL. Je t'avais dit moi-même que tu en faisais trop peu de cas, et qu'il y avait en lui quelque chose de royal ; — qu'en conclure ? Il n'en est qu'un plus noble ennemi.

ARB. Et nous que plus lâches ! — Oh ! pourquoi faut-il qu'il nous ait épargnés ?

BÉL. Aurais-tu donc voulu être ainsi sacrifié sur-le-champ ?

ARB. Non ; — mais il eût été mieux de mourir que de vivre ingrat.

BÉL. Oh ! certains hommes ont l'âme étrangement faite ! Tu envisageais froidement ce que quelques-uns appellent un crime d'État, et des insensés une trahison, — et voilà que tout à coup, parce que, par je ne sais quel caprice, ce roi débauché s'interpose orgueilleusement entre toi et Salémène, tu es changé ! — te voilà devenu — quoi ? — un Sardanapale ! je ne connais pas de nom plus ignominieux que celui-là.

ARB. Il y a une heure, malheur à qui m'eût donné ce nom ! Sa vie eût tenu à peu de chose. — Maintenant je te pardonne, comme il nous a pardonné. — Sémiramis elle-même n'en eût point fait autant.

BÉL. Non, — la reine n'aimait pas partager l'autorité royale, même avec un époux.

ARB. Désormais je le servirai loyalement.

BÉL. Et humblement.

ARB. Non, seigneur, mais avec fierté, — car je serai vertueux, je serai plus près du trône que toi du ciel ; pas tout à fait si hautain peut-être, mais plus élevé. Tu peux faire ce qu'il te plaira : — tu as des codes, des mystères, des règles pour le juste et l'injuste, dont je manque pour me conduire ; moi, je m'abandonne à la direction d'un cœur simple. Et maintenant tu me connais.

BÉL. As-tu fini ?

ARB. Oui, avec toi.

BÉL. Et tu me trahiras sans doute comme tu me quittes?

ARB. C'est là la pensée d'un prêtre, et non d'un soldat!

BÉL. Comme tu voudras; — trêve à ces querelles, et écoute-moi.

ARB. Non, — il y a plus de périls dans ton esprit subtil que dans une phalange.

BÉL. Puisqu'il en est ainsi, — j'irai seul en avant.

ARB. Seul!

BÉL. Les trônes n'ont de place que pour un.

ARB. Mais celui-ci est occupé.

BÉL. Par un monarque méprisé, ce qui est pire que s'il était vacant. Réfléchissez, Arbace; je vous ai toujours aidé, chéri, encouragé; j'aimais à vous servir, dans l'espoir de servir l'Assyrie et de la sauver. Le ciel même semblait d'accord avec nous, et tout nous souriait jusqu'au dernier moment, où tout à coup votre ardeur s'est changée en une honteuse faiblesse; mais maintenant, plutôt que de voir gémir ma patrie, je veux être son sauveur ou la victime du tyran, ou peut-être l'un et l'autre, comme il arrive quelquefois; et si je triomphe, Arbace sera mon sujet.

ARB. Ton sujet!

BÉL. Pourquoi pas? cela vaut mieux que d'être l'esclave, et l'esclave *pardonné*, d'un roi-femme, d'un Sardanapale!

Entre PANIA.

PAN. Seigneurs, je suis porteur d'un ordre du roi.

ARB. Avant de le connaître, nous obéissons.

BÉL. Cependant, quel est-il?

PAN. Cette nuit même il vous est enjoint de vous rendre dans vos satrapies respectives de Babylone et de Médie.

BÉL. Avec nos troupes?

PAN. Mon ordre ne comprend que les satrapes et leur suite.

ARB. Mais...

BÉL. Il faut obéir: dis que nous partons.

PAN. J'ai ordre de vous voir partir, non de transmettre votre réponse

BÉL. (*à part*). Oh! oh! (*A Pania*). Nous vous suivons.

PAN. Je vais commander la garde d'honneur à laquelle votre rang vous donne droit; puis j'attendrai votre convenance, pourvu que le délai ne dépasse pas une heure.

(*Pania sort.*)

BÉL. Obéis donc à présent.

ARB. Sans nul doute.

BÉL. Oui, jusqu'aux portes du palais qui nous sert maintenant de prison, — pas plus loin.

ARB. Tu as en effet touché la corde véritable! Le royaume dans sa vaste étendue ne nous offre à tous deux que des cachots.

BÉL. Dis plutôt des tombeaux.

ARB. Si je le pensais, cette bonne épée en creuserait un de plus que le mien.

BÉL. Elle aura suffisamment à faire; j'augure plus favorablement que toi. A présent sortons d'ici comme nous pourrons : tu reconnais avec moi que cet ordre est une condamnation.

ARB. Quelle autre interprétation pourrait-on lui donner? C'est la politique des monarques de l'Orient : — le pardon et le poison, — des faveurs et un glaive, — un voyage lointain et un sommeil éternel. Combien de satrapes du temps de son père... — car lui, je l'avoue, est ennemi du sang, ou du moins il l'a été jusqu'à ce jour.

BÉL. Mais maintenant il ne le sera pas et ne saurait l'être.

ARB. J'en doute. Combien, du temps de son père, j'ai vu de satrapes se mettre en route pour aller prendre possession de puissantes vice-royautés, qui ont rencontré la mort en voyage! Je ne sais comment cela se faisait; mais tous tombaient malades en chemin, tant la route était longue et pénible.

BÉL. Gagnons seulement l'air libre de la ville, et nous abrégerons le voyage.

ARB. Peut-être qu'aux portes mêmes on nous l'abrégera.

BÉL. Non, ils n'oseront risquer la chose; leur projet est de nous faire périr secrètement, mais non dans le palais ou dans l'enceinte de la ville, où nous sommes connus et où nous pouvons avoir des partisans ; s'ils avaient eu l'intention de nous

tuer ici, nous ne serions déjà plus du nombre des vivants. Partons.

ARB. Si je croyais qu'il n'en voulût point à ma vie!

BÉL. Insensé! Éloignons-nous. — Quel autre but pourrait avoir le despotisme alarmé? Allons rejoindre nos troupes, et marchons.

ARB Vers nos provinces?

BÉL. Non, vers ton royaume. Nous avons du temps, du cœur, de l'espoir, de la puissance et des moyens que nous laissent amplement leurs demi-mesures. — Partons.

ARB. Au milieu de mon repentir, me faut-il donc encore retomber dans le crime?

BÉL. La défense personnelle est une vertu, et le seul boulevard de tout droit. Partons, dis-je! quittons ce lieu; on y respire un air épais et funeste; les murailles y sentent la prison. — Sortons, ne leur laissons pas le temps de délibérer davantage; notre prompt départ prouve notre zèle civique; notre prompt départ empêche le digne Pania, qui doit nous escorter, d'anticiper sur les ordres qui pourraient lui être donnés à quelques parasanges d'ici; non, il n'y a pas d'autre parti à prendre que... — Partons, dis-je. (*Il sort avec Arbace, qui le suit à regret.*)

Entrent SARDANAPALE et SALÉMÈNE.

SARD. Eh bien! tout est réparé sans effusion de sang, le plus sot de tous les remèdes; nous sommes maintenant en sûreté par l'exil de ces hommes.

SAL. Oui, comme celui qui marche sur des fleurs est à l'abri de la vipère enlacée autour de leurs racines.

SARD. Que voudrais-tu donc que je fisse?

SAL. Je désirerais vous voir annuler ce que vous avez fait.

SARD. Révoquer mon pardon?

SAL. Fixer la couronne qui chancelle maintenant sur votre tête.

SARD. Ce serait tyrannique, Salémène.

SAL. Mais sûr.

SARD. Nous sommes en sûreté. Quel danger peuvent-ils nous susciter sur la frontière?

SAL. Ils n'y sont pas encore, — et si l'on m'en croyait, ils n'y arriveraient jamais.

SARD. Je t'ai écouté avec impartialité. — Pourquoi n'en ferais-je pas autant pour eux?

SAL. Vous le saurez plus tard; maintenant je m'éloigne pour rassembler votre garde.

SARD. Et tu nous rejoindras au banquet?

SAL. Sire, veuillez m'en dispenser: — je ne suis point un ami de la table; commandez-moi pour tout autre service que celui de bacchante.

SARD. Mais il est convenable de se réjouir de temps en temps.

SAL. Et convenable aussi que quelqu'un veille pour ceux qui se réjouissent trop souvent. Puis-je sortir?

SARD. Oui; — reste un moment, mon fidèle Salémène, mon frère, mon fidèle sujet, meilleur prince que je ne suis roi. Tu aurais dû être le monarque, toi, et moi je ne sais quoi; peu importe; mais ne crois pas que je sois insensible à ta vertueuse sagesse, à ton affection franche et sincère, à ton indulgence pour mes folies, bien que tu ne sois pas pour moi ménager de reproches. Si, contre ton avis, j'ai épargné ces hommes, ou du moins leur vie, — ce n'est pas que je doute que ton avis fût salutaire; mais laissons-les vivre; ne chicanons pas sur leur vie, et qu'ils se corrigent. Leur bannissement me laissera dormir tranquille, ce que leur mort n'eût pas fait.

SAL. Pour avoir voulu sauver des traîtres vous courez le risque de dormir pour toujours. — Un moment de rigueur eût épargné des années de crime. Permettez que je vous en débarrasse.

SARD. Ne me tente pas; ma parole est donnée.

SAL. Mais elle peut être révoquée.

SARD. C'est une parole royale.

SAL. Et qui devrait être décisive. Cet exil, cette demi-indulgence ne servira qu'à les irriter. — Il faut que la grâce soit entière, sans quoi elle est nulle.

SARD. Je m'étais borné à les destituer, ou du moins à les

éloigner de ma présence; n'est-ce pas toi qui m'as pressé de les renvoyer dans leurs satrapies?

SAL. C'est vrai, je l'avais oublié; si toutefois ils arrivent dans leur gouvernement; c'est alors que vous aurez raison de me reprocher mon conseil.

SARD. Et s'ils n'y arrivent pas, — prends-y garde; — il faut qu'ils s'y rendent en toute sûreté, sinon — songe à la tienne.

SAL. Permettez que je sorte; j'aurai soin de veiller à leur sûreté.

SARD. Va donc, et pense plus favorablement de ton frère.

SAL. Je servirai toujours loyalement mon souverain. (*Salémène sort.*)

SARD. (*seul*). Cet homme est d'un caractère trop inflexible; il a la dureté du roc; mais il en a aussi l'élévation : il est exempt des souillures de la commune argile, — tandis que moi, je suis fait d'une argile plus molle, imprégnée de fleurs; mais nos fruits doivent être conformes à notre nature. Si j'ai erré cette fois, ma faute est de celles qui pèsent le plus légèrement sur ce sens inconnu auquel je ne sais quel nom donner, mais qui me cause une impression parfois de peine et parfois de plaisir; cet esprit qui semble placé auprès de mon cœur pour compter ses battements, non pour les accélérer, et qui m'interroge comme n'ose jamais faire aucun mortel, ni même Baal, bien que ce soit une divinité rendant des oracles, bien que le visage de son marbre majestueux fronce le sourcil quand le voile ténébreux du soir vient assombrir son front et lui donner je ne sais quelle expression mobile, au point qu'il me semble parfois qu'il va parler. Chassons ces vaines pensées, ne songeons qu'à la joie. Voilà justement son messager qui m'arrive.

Entre MYRRHA.

MYRR. Roi, le ciel est couvert; le tonnerre gronde sourdement dans les nuages qui s'approchent, et l'éclair dardant ses flèches de feu nous annonce une terrible tempête. Quitteras-tu donc le palais?

SARD. Une tempête, dis-tu?

MYRR. Oui, seigneur.

SARD. Pour moi, je ne serais pas fâché de varier l'uniformité du spectacle, et de contempler la guerre des éléments; mais cela n'accommoderait guère les vêtements de soie et les visages délicats de nos convives. Dis, Myrrha, es-tu de celles qui craignent le mugissement des nuages?

MYRR. Dans mon pays, nous respectons leur voix comme les augures de Jupiter.

SARD. Jupiter?... Ah! oui, votre Baal, à vous. — Le nôtre préside aussi au tonnerre, et de temps à autre la chute d'une ou deux foudres atteste sa divinité. Il arrive parfois que ses coups s'égarent et vont frapper ses propres autels.

MYRR. Ce serait un funeste présage.

SARD. Oui, pour les prêtres. Eh bien! nous ne sortirons pas cette nuit de l'enceinte du palais : c'est ici que la fête aura lieu.

MYRR. Maintenant, que Jupiter soit loué! Il a entendu la prière que tu ne voulais pas entendre. Les dieux sont plus bienveillants pour toi que tu ne l'es toi-même : ils interposent cet orage entre tes ennemis et toi pour te protéger contre eux.

SARD. Enfant!... Oh! s'il y a du danger, il me semble qu'il est tout aussi grand dans ces murs que sur les bords du fleuve.

MYRR. Non : ces murailles sont hautes et solides; elles sont gardées. Il faut, pour arriver jusqu'à toi, que la trahison franchisse plus d'un détour, plus d'une porte massive; mais dans le pavillon il n'y a pas de moyens de défense.

SARD. Quand il y a trahison, il n'y a pas de sûreté, ni dans le palais, ni dans la forteresse, ni au sommet du Caucase, qu'entoure un rempart de nuages, et où l'aigle suspend son aire sur des rocs inaccessibles; de même que la flèche atteint le roi des airs, le poignard atteindra le roi de la terre. Mais rassure-toi, les deux satrapes, innocents ou coupables, sont bannis et déjà loin de ces lieux.

MYRR. Ils vivent donc?

SARD. Toi, sanguinaire!

MYRR. Je ne reculerais pas devant l'infliction d'un juste châtiment à ceux qui attentent à ta vie. Si j'étais autrement, je ne mériterais pas la mienne. D'ailleurs, tu as entendu le prince Salémène ?

SARD. Voilà qui est étrange! la douceur et la sévérité sont également liguées contre moi, et me poussent à la vengeance.

MYRR. C'est une vertu grecque.

SARD. Mais non une vertu royale. — Je n'en veux pas, ou, si je m'y abandonne, ce sera contre des rois mes égaux.

MYRR. Ces hommes aspiraient à le devenir.

SARD. Myrrha, ce sont là des sentiments de femme : ils proviennent de la crainte.

MYRR. Pour toi.

SARD. N'importe, c'est de la crainte. J'ai observé que ton sexe, une fois irrité, pousse, dans sa timidité, sa vindicative fureur à un degré de persévérance que je ne voudrais pas imiter. Je te croyais exempte de ce travers, aussi bien que de la puérile faiblesse des femmes d'Asie.

MYRR. Seigneur, il ne m'appartient pas de vanter mon amour ou mes qualités... J'ai partagé votre splendeur, je partagerai vos périls. Peut-être trouverez-vous un jour plus de fidélité dans une esclave que dans des myriades de sujets; mais puissent les dieux écarter ce présage!... J'aime mieux être aimée sur la foi de ce que je sens, que de vous prouver mon amour dans vos afflictions, que peut-être tous mes soins ne pourraient adoucir.

SARD. Là où existe l'amour parfait, l'affliction ne saurait pénétrer, si ce n'est pour y ajouter encore, et bientôt elle reconnaît son impuissance et s'éloigne. Entrons, l'heure approche : il faut nous préparer à recevoir les hôtes conviés à notre banquet. (*Ils sortent.*)

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE Ire.

La salle du palais est illuminée. — Sardanapale et ses hôtes sont à table. — On entend le bruit d'une tempête, et le tonnerre gronde à plusieurs reprises pendant le banquet.

SARDANAPALE, ZAMÈS, ALTADA, MYRRHA, etc.

SARD. Remplissez jusqu'aux bords !... Voilà qui est bien. Je suis ici dans mon vrai royaume, au milieu de ces yeux brillants et de ces visages éclatants de bonheur et de beauté. Ici la douleur ne saurait nous atteindre.

ZAM. Ici ni ailleurs : — où est le roi le plaisir brille.

SARD. Ceci ne vaut-il pas mieux que les chasses de Nemrod ou que ces expéditions de mon aïeule insensée chassant aux royaumes, et, après les avoir conquis, ne pouvant les conserver ?

ALT. Tout puissants qu'ils aient été, comme tous ceux de votre royale race, nul de vos prédécesseurs n'égala Sardanapale, qui a placé son bonheur dans la paix, seule gloire véritable.

SARD. Et dans le plaisir, dont la gloire n'est que le chemin, cher Altada. Que cherchons-nous ? les jouissances. Nous avons abrégé la route qui y conduit, et nous n'avons pas voulu y marcher à travers les cendres humaines, en creusant une tombe sous chacun de nos pas.

ZAM. Non : tout les cœurs sont heureux, et toutes les voix bénissent le roi pacifique qui tient le monde en joie.

SARD. En es-tu bien sûr ? J'ai entendu parler différemment... Il en est qui disent qu'il y a des traîtres.

ZAM. Ce sont des traîtres qui disent cela. — C'est impossible : quels seraient leurs motifs ?

SARD. Leurs motifs ?... C'est vrai. — Remplissez ma coupe! Ne pensons pas à ces gens-là : ils n'existent pas, ou, s'ils existent, ils sont loin.

ALT. Convives, attention à la santé que je vais porter ! Que tout le monde tombe à genoux !... Buvons au salut du roi! — buvons au monarque, au dieu Sardanapale!

(Zamès et les convives s'agenouillent et s'écrient :